

LE PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS
Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES
Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

- Causerie — Les Livres : *Un Prince à Sury-le-Comtal*, par Joseph Berger..... Léon Mayet.
- Echos artistiques..... L. M.
- Nos Théâtres..... X.
- Forum Segusiavorum (sonnet)... Antonin Lugnier
- Lettre Parisienne : Ballande et Sarcey..... Emile Chasles
- La Fourmi (sonnet)..... François Collet
- Nos poètes : *Samain*..... Jean-Bach Sisley
- Poussière (sonnet)..... Antonia Bossu
- Libre Chronique..... Franc-Sillon
- A Colin-Maillard..... Eugène Fournier
- Ame frileuse..... Fernand Rivet
- Concours littéraires..... X.
- Le Roman d'un Psychologue (*suite*) René Trémadeur
- Courses de Charbonnières..... X.
- Concerts Bellecour..... X.
- Bibliographie.
- Horloge. — Casino des Arts. — Village noir.
- Revue financière.

A l'une des dernières séances de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, il nous a fait connaître deux chapitres inédits de ces souvenirs : *Sauvons le mouton !* et *Première grand'-garde* et j'avoue que cette double lecture a été pour ses auditeurs un véritable régal littéraire.

C'est le même esprit de fine observation et la même vaillance de plume qu'il apporte aujourd'hui à la monographie de son pays natal.

Un Prince à Sury-le-Comtal n'a d'un roman que le cadre, un cadre qui — si ténu soit-il — permet à l'écrivain de traiter, avec une rare compétence, des questions d'histoire et d'archéologie sans tomber dans la sécheresse et l'aridité ordinairement inséparables de ce genre de travail.

Ce qu'a voulu M. Joseph Berger, c'est faire connaître sa petite patrie, les usages, les habitudes journalières, les croyances de ses compatriotes.

Le roman imaginé par lui n'est donc qu'un prétexte pour en venir à ses fins, en tenant jusqu'au bout l'attention du lecteur en éveil.

Avant de mettre son érudition au service de la jolie petite ville de Sury-le-Comtal, l'auteur lui avait déjà dédié un sonnet dans son volume *« Lyonnisettes »* dont j'ai rendu compte à cette place, il y a environ trois ans.

Le sonnet est fort joli, jugez-en :

Charmante ville assise au centre de la plaine
Où circule en les cœurs le sang vif des Gaulois ;
Ton sceptre est le travail, les beaux-arts sont tes lois ;
Noble par tes enfants et par tes charmes, reine !

A Sury l'on ignore et la peur et la haine.
Des fastes du passé, si j'écoute la voix :
J'entends les fils vaillants combattre, je les vois
Être à l'honneur après qu'ils furent à la peine.

J'aime à voir les grands bœufs sur tes gazons moirés,
Tondre les touffes d'herbes odorantes des prés
Le soir, lorsque le ciel vers le couchant s'irrise ;

Tes laboureurs penchés sur le sol des aïeux
Et, suivant la rivière où vient chanter la brise,
Les écoliers, pieds nus, se poursuivre joyeux.

Les légendes et les chroniques de Sury-le-Comtal défilent sous les yeux du lecteur, contées — comme devraient toujours l'être ces naïfs récits du temps passé — avec simplicité et belle humeur.

Beaucoup d'érudition, par contre, dans les chapitres consacrés à l'histoire de Sury, à ses églises, à la généalogie de ses seigneurs, mais — comme je l'ai déjà dit — une érudition adroitement tempérée par d'heureuses descriptions et par des strophes comme celles du *Moulin de Grand'Mère* qu'un illustre compositeur, Léon Paliard, a mises en musique et que toutes les chorales de France ont fait applaudir :

A Sury, non loin de la Loire,
Je connais un joli moulin,
Le Béal chante son histoire
Sur un ton vif et cristallin.
C'est le beau moulin de Grand'Mère
Où l'on m'a bercé tout petit
Et dont la roue est si légère
Que le tic-tac fait peu de bruit.

Pour nous faire admirer la plaine du Forez, l'auteur d'*Un Prince à Sury-le-Comtal* conduit son principal personnage à l'endroit appelé les Grandes-Terres, d'où l'on domine une immense étendue de pays :

« Cette belle plaine du Forez, bariolée de culture, gaie, opulente, semblable à un luxuriant lac immense dont les eaux ont disparu, parsemée d'ici, de là, de bouquets de bois sombres.

« Elle se déroule, peuplée et fertile, avec ses terres à céréales, ses prés, ses vignes et ses vergers, sillonnée de tous les moyens actifs de circulation, des derniers contre-forts des montagnes de l'Auvergne jusqu'aux montagnes du Lyonnais aux flancs parsemés de coquets villages et aux pieds desquelles coule la Loire, encore indolente et à peine navigable, descendue des sommets abrupts du Vivarais.

« De ce coin de pays solitaire et merveilleux, à l'ombre des chênes élevant vers le ciel leur cime altière et puissante, l'œil,

CAUSERIE

LES LIVRES

UN PRINCE A SURY-LE-COMTAL, par Joseph Berger. — Un volume illustré, chez Bernoux et Cumin, à Lyon.

M. Joseph Berger ne se contenté pas d'être un poète à l'inspiration large et à la rime facile, il a maintes fois publié dans les journaux et les revues des nouvelles en prose dans lesquelles — à côté d'une aimable philosophie — il fait intervenir à propos le mot juste et la note émue. Jusqu'ici — comme prosateur — il s'est attaché, de préférence, à retracer ses souvenirs personnels sur le siège de Belfort en 1870-71, siège auquel il prit une part active dans les rangs des mobiles lyonnais.

après avoir parcouru cette resplendissante nappe de riches cultures, laissant sortir de leurs flancs sous les chauds baisers du soleil, les fécondes moissons, se repose sur la silhouette des pays d'alentour, sur les bourgs, les hameaux, les fermes aux grandes façades blanches s'étoilant dans la brume violette qui monte des champs éloignés, dans cette buée impalpable qui emplit les vallons et les ravins, s'insinue entre les pins aux cimes incendiées par le soleil couchant et dans les contours des sentiers qui serpentent sur les flancs des montagnes. »

« Ici, c'est la paix, c'est le calme dans l'activité journalière, dans le travail lent et puissant. Point de ces remparts qui arrêtent la vue, presque pas de ces anciens châteaux féodaux qui, ailleurs, bornent l'horizon de tours colossales, d'importantes et majestueuses ruines qui rappellent les triomphes de la guerre, les haines et les colères des princes et des peuples.

« Les tempêtes de la période mystique et confuse du moyen-âge sont passées presque inaperçues sur la vaste plaine, et l'époque moderne n'a pu enregistrer dans les fastes de l'histoire forézienne que les faits d'un peuple avançant dans l'avenir des siècles, d'une marche calme et tranquille comme une chevauchée familiale. »

Je m'en voudrai de fermer le livre sans donner place à cette belle page, à cette page éloquente où l'écrivain compare l'ouvrier des villes à l'ouvrier des campagnes:

« L'ouvrier des villes, sa tâche quotidienne remplie, son salaire touché, se retire sans inquiétude dans son logis; peu lui importe que l'usine prospère ou que son patron soit ruiné par la faillite, après celui-ci un autre nouveau, chez lequel il trouvera son gain journalier.

« A la ferme, le paysan est plus grave, plus dévoué, il est plus inquiet des suites des travaux du jour; il surveille les champs, les moissons, les vignes avec un sentiment d'anxieuse attente, de jalousie impatiente; il aime à voir prospérer le domaine où il travaille, multiplier la graine du sillon qu'il a creusé; il adore la terre comme une amie dévouée, une compagne des bons et mauvais jours.

« Pendant quinze siècles et plus, de génération en génération, le cultivateur a lutté sourdement, patiemment contre le seigneur, le maître alors de la terre, le fils du conquérant du sol gaulois; il a économisé, épargné, il s'est imposé les plus dures privations pour acquérir un lopin de cette glèbe bien-aimée, et maintenant qu'il la possède, qu'il sait ce qu'elle lui coûte, ce qu'elle vaut, il veut la garder et

c'est pourquoi encore il ne veut pas écouter les éternels illusionnistes que lui envoient les grandes villes; il sait qu'il ne doit et ne peut compter que sur sa propre initiative, sur son travail, sur le produit de son champ, et il se moque des rêveurs, il rit de leurs rêves ».

Des photographies très réussies — dues à un amateur lyonnais, M. J. Mathian — accompagnent, dans le livre, les descriptions que M. Joseph Berger a faites de ce joli coin du Forez.

Peut-être y a-t-il quelque superfétation dans ce concours de l'image apporté à une plume aussi imagée: le lecteur ne se plaindra certainement pas d'avoir deux plaisirs au lieu d'un.

Je me suis promis d'aller — par une belle journée de la saison dans laquelle nous entrons — parcourir ce pays d'enchantement et si la réalité ne répond pas complètement à l'idée que je m'en suis faite après la lecture d'*Un Prince à Sury-le-Comtal*, je n'en garderai pas rancune à l'auteur.

Ne sommes-nous pas — nous autres hommes — comme les enfants, plus heureux de ce qu'on leur promet que de ce qu'on leur fait tenir!

LÉON MAYET.

ECHOS ARTISTIQUES

L'administration du Casino de Charbonnières vient de confier la direction artistique de son théâtre à M. Strélski, régisseur général du Grand-Théâtre de Lyon.

Un de nos confrères parisiens nous fait connaître le trait de génie dont s'est avisé un directeur de théâtre aux Etats-Unis.

Un *manager* américain a trouvé le moyen le plus efficace pour corriger les femmes de la manie de porter au théâtre les coiffures monumentales que l'on sait.

Cet entrepreneur ingénieux a imaginé ce procédé, auquel nul n'avait songé, de l'autre côté de l'Atlantique: placer les hommes d'un côté de l'orchestre, et réserver l'autre côté aux seules spectatrices.

Lorsque ces dames se sont trouvées de compagnie, nulle ne pouvant voir ce qui se passait sur la scène, grâce aux coiffures de ses voisines, ç'a été un déluge de récriminations, jusqu'au moment où, ne pouvant faire mieux, toutes ont pris l'héroïque parti d'ôter leur chapeau et de le tenir sur leurs genoux.

Le procédé quoique ayant déjà été imaginé depuis longtemps en France, mérite d'être recommandé et surtout pratiqué.

Nous avons cité dernièrement les noms

de trois artistes américaines dont les économies formaient un total de trente millions de francs.

Un de nos confrères, fait suivre cette énumération des lignes suivantes:

« Dix millions par tête! C'est assez coquet, il faut en convenir, et il y a de quoi tourner la tête à Jenny l'Ouvrière. Je sais plus d'une demoiselle qui, à la lecture de cette nouvelle, a bouclé sa malle — ou son carton à chapeau — avec l'intention de monter sur les planches d'un théâtre quelconque aux Etats-Unis.

« A ces pauvres filles qui s'imaginent que l'Amérique est un pays de Cocagne pour les « théâtres », il faut dédier ce télégramme: « A la Nouvelle-Orléans vient de mourir une septuagénaire qui appartenait au monde des théâtres, la fille de la fameuse Lola Montès, qui fut longtemps reine de la main gauche à la cour de Bavière. La misère en avait fait depuis longtemps un honorable squelette. »

« Grandeur et décadence. Capitole et Roche Tarpéienne. »

L. M.

NOS THEATRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La Mendiante de Saint-Sulpice et *le Truc de Séraphin*, le vaudeville en trois actes de MM. Mars et Desvallières, se sont, cette semaine, partagés l'affiche.

La clôture de la saison théâtrale est annoncée comme très prochaine.

Rorum Segusavorum

*Je ne troublerai point, dans leur oubli poudreux,
Les parchemins jaunis consignants ton histoire;
Reine déchue, ô Feurs! que m'importe la gloire
Dont put t'enorgueillir quelque brenn valeureux?*

*Trop de chers souvenirs, heureux et malheureux,
Ont enrichi depuis, nos temples de mémoire
Pour que j'aie exhumé, de la nuit d'un grimoire,
Le brutal coup d'estoc d'un Gaulois vigoureux.*

*O Feurs! plus près de nous, un acte d'héroïsme
En ta faveur motive amplement mon lyrisme:
Au rivage africain Combes s'est fait tuer!*

*Rends donc grâce à ton fils, ce soldat mort en brave,
C'est par lui qu'en les Temps va se perpétuer
Ton renom séculaire, ô cité Segusave!*

Paris, mai 1899.

Antonin LUGNIER.

Sonnets foréziens (2^e série).

LETTRE PARISIENNE

BALLANDE ET SARCEY

Tout le monde a dit son mot sur le brave Sarcey, presque tout le monde un mot char-

nant, fait de regret et d'estime. Il y a même eu dans ce concert d'éloges attristés un caractère touchant au milieu de tout ce qui se débite de violentes diatribes depuis deux ans, cette explosion de sympathie généreuse a semblé comme une détente. La vieille courtoisie française ressuscitait pour nous convier tour à tour à nous serrer la main sur la tombe d'un homme qui ne fut qu'un écrivain aimé.

Naturellement il a plu des biographies dans lesquelles on n'a rien de très spécial à contester sauf deux points que mes souvenirs pourront éclaircir ; je risque mes souvenirs.

Le premier point c'est la cause qui a déterminé Sarcey, professeur, à abandonner l'Université. On a pensé que son indépendance, au point de vue religieux lui avait imposé un sacrifice qui n'allait pas sans quelque chose de solennel et qu'il avait rompu au nom d'une philosophie intransigeante avec des chefs qui ne respectaient pas la liberté de conscience. Eh bien non. Quand même Sarcey me raconterait en personne cette tragique résolution et quand même il y mettrait cette bonhomie séduisante qui le faisait croire, je ne le croirais pas.

S'il m'en souvient un jour, notre ami Edmond About, trouvant Sarcey préoccupé de son avenir lui dit avec sa verve primesautière qui était son éloquence : « Si tu veux végéter, reste professeur, si tu veux te lancer, fais comme nous. »

En d'autres termes, fais comme moi, et Prévost-Paradol, et Taine, et Weiss, et Hervé, etc. Ils ont tous répété le mot qu'on attribue à Villemain : La carrière de l'enseignement est un marche-pied, ou cet autre mot de je ne sais qui : On entre là pour en sortir. En effet, c'est par excellence la carrière du désintéressement.

Avec une modestie très réelle, Sarcey répondit que ces coups-là se font quand on est Villemain, mais que tout le monde n'a pas un talent pour forcer les passages. Et puis il faut vivre, ajoutait-il. A quoi About répliqua : Je te logerai et je te coucherai. Là dessus notre Sarcey, n'ayant plus à s'occuper du vivre et du couvert, se préoccupa d'avoir du talent littéraire « et je piochai longtemps », dit-il lui-même.

Il quitta l'Université non pas en farouche sectaire (malgré tout ce qu'il a pu écrire sur le ton des chansons de Béranger), mais en bon garçon qui reste bon ami et je crois qu'il a touché longtemps la fameuse indemnité annuelle de cent francs qui représente les droits à la retraite. Elle permet aux déserteurs de garder un peu du lien ombilical avec l'*Alma mater*, et de rentrer un jour dans le giron. Tout cela n'a pas d'importance aujourd'hui, mais cela en avait autrefois, car on y entrevoit le vrai caractère de l'homme qui mettait dans ses résolutions moins de majesté que de bonhomie, et cela n'empêche pas, tout au contraire, de noter le courage qu'il lui fallait pour faire de lui-même un autre personnage que celui qu'il tenait de son éducation première.

C'est précisément avec la même bonhomie et le même courage qu'il fit de lui-même un conférencier. Jamais homme n'était moins né pour le prestige oratoire. Or il arriva qu'un matin qu'on voulut créer quelque chose comme des séances dramatiques avec explication et préambule, on pensa à tous ceux qui vivaient dans ce milieu même des acteurs. Comme Sarcey avait ce privilège rare de respirer très bien dans l'atmosphère du théâtre, on dut songer à lui, mais il ne pouvait pas parler devant un vrai public. Et puis, en définitive, de quoi s'agissait-il ? Qu'entendait-on par conférences dramatiques ?

En réalité, c'était une création à faire très hardie et le fondateur véritable de ces conférences fut Ballande. Lui, acteur classique dans l'âme, pénétré jusqu'aux moelles de l'admiration de nos vieux maîtres, il savait bien ce qu'il voulait ; mais comment l'exécuter ? Il était déjà âgé, très pauvre, endetté, malheureux et, aux yeux des jeunes, tout à fait poncif. Venir parler aux Parisiens du génie de Molière, de Corneille, de Racine, quelle folie ! Quel impair en l'an de grâce 1865. Ballande errait mélancoliquement avec sa belle tête de tragédien, son expérience réelle, son enthousiasme solitaire, n'ayant ni salle, ni troupe, ni argent. Il cherchait, disait-il, un homme qui parlât au public et qui n'eût pas peur des planches.

Qui me l'envoya, je ne sais, mais je ne pus pas accepter une proposition qui me semblait mal définie. Il revint, il persista. Il fut touchant et sincère. Entre temps, j'avais appris sa misère et son courage. Après tout, s'il était vrai que l'on pouvait lui fournir l'occasion de livrer un nouveau combat ? Je lui promis une conférence, non pas une de celles qu'on fait en tout temps dans les Athénées, mais une d'un nouveau genre, sur la scène, en face de la salle comble, qu'on ne connaît pas, qui siffle ou applaudit à son gré.

Je vois encore Ballande au moment où j'acceptai. Il recula de trois pas dans le salon, il releva la tête, écarta d'un geste sur son front sa crinière noire et se cambra dans son triomphe. Vous ne savez pas, me dit-il, ce que vous allez trouver devant vous ? Eh bien, c'est le grand public, le véritable ! Vous ne connaissez dans votre chaire, à la Sorbonne, que des auditeurs polis, mais joueurs finassiers et subtils qui critiquent et n'admirent pas. Demain vous verrez une foule plus fruste et plus franche et quand le trait de Molière sera beau il portera. Vous m'en direz des nouvelles.

Et voilà mon Ballande qui se jette à travers Paris, annonçant à tous qu'il crée les « matinées dramatiques », avec conférencier à la clef. Il loue la salle de la Gaité, il plante des affiches partout, il colle et racole. Bref, la salle est comble quand j'y entre, et je suis touché, en m'avancant tout seul sur la grande scène, du silence grave, du recueillement de cette foule composée

avant tout de familles simples et de gens sans prétentions.

Dès les premiers mots je sens que j'ai affaire à un auditoire tout neuf, tout croyant, tout vibrant, qui sent Molière mieux que les savants. Un beau vers est une étincelle sur une traînée de poudre, une pensée virile fait jaillir un tonnerre d'applaudissements, Ballande avait raison. Pour moi je me faisais exactement le même effet que quand je montais une bête de sang. Il me fallait régler son allure et non pas l'exciter. J'y parvins à force d'élaguer tout ce qui eût pu leur fouetter le sang. Je ne montrai de Molière que le bon sens, la gaité large, les grosses plaisanteries ; mais, va te promener, c'était toujours du Molière, et chaque trait de vérité qui tombait dans cette foule enivrée semblait tomber sur un tremplin et rebondir jusqu'aux frises.

Le succès de Ballande fut complet. Les matinées étaient fondées. Il fit sa fortune. Les directeurs de théâtre s'emparèrent de son idée et vous savez le reste.

J'oublie Sarcey, il va venir. Donc, il arriva que dans les conférences suivantes, je profitai de l'attention sérieuse du public pour élever le niveau des sujets. On se passionna pour ou contre les idées un peu hardies que j'exprimai. La salle devint houleuse. Ballande, très inquiet, me parla de prendre un conférencier pacifique. Il eut cette heureuse inspiration de s'adresser à Sarcey.

C'est alors que Sarcey résolut de devenir le type du conférencier modèle qui cause avec le public, qui réussit aujourd'hui, échoue demain et plait toujours. Il alla jusqu'à la chanson. Il accepta de n'être ni l'orateur qui remue les foules, ni le moraliste trop sérieux. Il fut mon oncle causant avec ses neveux et les faisant sourire.

Voilà les deux souvenirs que je voulais joindre à ce qu'on a dit de lui, et qui ne sont pas sans saveur.

Emile CHASLES.

LA FOURMI

*Vainement la maison est neuve et confortable,
Mille insectes rôtisseurs l'infestent, ennemis
Du bien-être élégant, importuns, insoumis
Et tenaces, quettant les miettes de la table,*

*Dévorant sucre, miel, gâteaux, lait délectable,
Gloutons, touchant à tout, se croyant tout permis.
Fâcheuses entre tous de petites fourmis
Noires par légions envahissent l'étable,*

*Le poulailler, la cour, les communs, l'escalier,
Les chambres et jusqu'au salon particulier
Du maître, bravant sa menace ridicule.*

*L'homme par sa science évite mille maux,
Il brave ouvertement les dieux, mais il recule
Sans ressources devant d'infimes animaux.*

François COLLET.

EN VENTE PARTOUT

Le Numéro : 10 centimes

Le Journal de la Beauté

Grande gravure en couleurs : Modes Nombreux dessins

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Filles

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage de la bouche, des dents, etc. etc. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tous les sports. L'élégance : robes, manteaux, lingerie, coiffures bijoux. Transformation de toilettes. La vie mondaine. L'élégance au théâtre et à la ville. Patrons découpés. Ouvrages de dames. Questions judiciaires, Romans, etc. etc.

Eviter les contrefaçons
**CHOCOLAT
MENIER**
Exiger le véritable nom

LES POINTS NOIRS DU VISAGE. Pour faire disparaître les points noirs du visage, il n'existe qu'un seul moyen réellement efficace et tout à fait inoffensif : c'est l'emploi de l'*Eau Pastor* dont la très grande vogue est justement méritée. Pour recevoir franco un flacon d'*Eau Pastor* avec la notice explicative il suffit d'envoyer un mandat de six francs à l'adresse de la Pharmacie de la Tour, 66, rue de la Pompe, à Paris.

FUMEURS !

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« **LE CYCLISTE** »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermeur inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

SITUATION offerte à tous hommes ou dames, en tenant dépôt d'article unique de grande consommation, de vente très facile. Inutile de quitter son emploi, pas de capitaux à exposer. sécurité et avantages de 1^{er} ordre. *Echantillons, Prospectus et Affiches sont envoyés gratis et franco à toute personne qui enverra son adresse accompagnée d'un timbre-poste de 0 fr. 15 centimes à M. René GODFROY, rue Champin, à SCEAUX (Seine).*

Typographie et Lithographie

J. GALLET

2, Rue de la Poulallerie, 2

LYON

NOS POÈTES

SAMAIN

« Avez-vous lu le livre de Samain ? » me demandait mon ami le bon poète Pierre de Bouchaud.

Samain ! Un nom que j'avais entendu souvent prononcer lors du prix, remporté à l'Académie par le *Jardin de l'Infante*, et qui évoquait dans mon esprit avec quelques beaux vers lus ça et là, une silhouette sympathique de poète, tracée devant moi par des amis communs. Samain ! un modeste, employé de quelque ministère, épris d'art sincère, murissant et polissant son œuvre sans souci de réclame hâtive et assourdissante.

Non, je n'avais pas lu le livre de Samain : *Aux flancs du Vase*. Eh bien lisez-le, continua mon ami, vous avez-là une heure de belle et vibrante poésie. Je sortis, j'achetai le livre et fut séduit par la simplicité riche de l'édition comme je l'avais été par le titre évocateur.

Et voici ce que je vis se dérouler « Aux flancs du vase », du vase pétri dans l'argile pure, et modelé par l'habile ouvrier, dans une série de médaillons antiques (lisez de courtes pièces aux vers plastiques) des scènes champêtres : *Le Repas préparé, le Petit Palémon* et familières : *la Bulle, le Marché*; des torsos juvéniles d'éphèbes que soulève l'amour naissant : *Axilis au ruisseau; Unasyle*; des amants graves et doux échangeant dans la nuit le premier baiser qui lie : *Le sommeil de Canape*; le premier aveu qui trouble *Amphine et Mélitta*; le premier frisson qui révèle *Myrtil et Palemone*, ou de splendides corps de nymphes et de déesses : *Pannyre aux talons d'or; Xanthis, Rhodante, les Vierges au Crépuscule*. Enfin, je vis passer dans les paysages évoqués la grâce des Dieux oubliés : *Le cortège d'Amphitrite, les Constellations*, et tout cela défilait avec la lenteur puissante de jadis, dans de belles poses, et dans la fanfare des rimes riches. J'étais conquis par le dessin sobre, la couleur éclatante et la musique du vers, mais je ne sais pourquoi sous les plis de la clamyde, sous le mensonge du nom grec, quelque chose d'un peu trop moderne venait faire évanouir le mirage. En somme, et c'est là le seul reproche à faire au livre, il n'a pas l'unité d'inspiration que l'on pourrait demander à un volume contenant vingt-cinq pièces. *Le Laboureur, le Marché* sont tout à fait modernes. *Nyza chante, la Bulle*, ne perdraient rien à être dépouillés de leur masque antique, quelques pièces sentent seules soit comme forme, soit comme fond l'inspiration païenne, ce sont à notre avis les plus parfaites : *Unasyle, Rhodante*, etc., mais les plus difficiles à citer ici. Néanmoins pour ne pas goûter seul en égoïste le charme de ces jolis tableaux, je veux vous transcrire

ici celui qui porte ce titre *Xanthis*, vous renvoyant pour les autres au livre lui-même.

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine.
Une vapeur légère aux flancs de la colline
Flotte; et dans les taillis d'arbre en arbre croisés
Brillent encore intacts, de longs fils irisés.
Près d'une onde ridée aux brises matinales
Xanthis, ayant quitté sa robe et ses scandales,
D'un brass'appuie au tronc flexible d'un bouleau
Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau ;
Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche...
Et, blanche, elle sourit à son image blanche...
Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras,
Et sa bouche polie, et ses seins délicats,
Et d'une main, que guide une exquise décence,
Fait un voile pudique à sa jeune innocence
Mais un grand cri soudain retentit dans les bois
Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois,
Car elle a vu surgir dans l'onde trop fidèle,
Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.

(A suivre).

JEAN-BACH-SISLEY.

POUSSIÈRE

*Vivantes fleurs jadis couchées
A l'aube d'un heureux matin ;
Dans le blanc sachet de satin,
Je vous retrouve, desséchées ;*

*Et de vos tiges détachées
Dénouant le ruban d'or fin,
En cendre, je vois dans ma main
Retomber vos têtes penchées.*

*Pourquoi, pour vous revoir encor,
Roses mortes de l'Été d'or,
Ai-je troublé votre mystère ?*

*— Las ! pas plus qu'aux anciens parfums,
Ne touchons aux amours défunts ;
Ils retomberaient en poussière.*

M^{me} Antonia Bossu.

LIBRE CHRONIQUE

M. Loubet vient de tromper — et de tremper — une des espérances que son avènement avait fait concevoir.

La tradition présidentielle établie par Carnot — le casanier Grévy-Chouffleuri restant toujours chez lui — inscrivait toujours la pluie en tête du programme de ses déplacements officiels ; et, pour une fois qu'il traversa Lyon à pied sec, cette dérogation à l'humidité du protocole lui coûta la vie ; il fut assassiné par Caserio, dont une douche pluvieuse eût peut-être rafraîchi les idées et calmé la fièvre homicide.

La fatalité ce jour-là ferma les vannes des célestes cataractes,

Instruit par cette cruelle expérience,
M. Loubet — revenant aux sages tradi-

tions hydrothérapiques de son regretté prédécesseur — s'est offert, lors de son voyage à Dijon. une succession d'averses ou ne peut mieux appropriées, comme l'ambiance météorologique, à l'inauguration du monument de Carnot-le Pluviomètre.

Impossible de s'imprégner, de s'imbiber davantage de la couleur locale idoine au personnage célèbre et pedestalisé.

Du Panthéon, ta demeure dernière,
Noble Sadi, tu dois être content

car onques cérémonie ne fut plus copieusement arrosée et baptême de statue plus torrentiel,

Quant aux bons badauds bourguignons — qui s'imaginent qu'il suffit d'avoir vu le jour à Montélimar, pour en emporter le soleil avec soi et en dispenser les rayons — ils ont dû en rabattre et convenir que leur hôte présidentiel, quoique pékin et ennemi du panache, restait fidèle à la devise de son autre prédécesseur, le brav'Maréchal: *Que d'eau! que d'eau!*

L'éclaircie du lendemain n'était que de la moutarde dijonnaise après-dîner.

Aussi, en présence des ondées immuables qui accompagnent chaque tournée de nos chefs d'Etat, quels qu'ils soient, il est fortement question de consacrer ce privilège dans la Constitution en les dénommant uniformément *Médard* et en les numérotant pour établir une sorte de dynastie républicaine.

M. Lobet prendrait donc — pour solenniser l'ouverture de l'Exposition — le titre de *Médard VIII* correspondant au rang qu'il occupe dans la succession chronologique de nos Présidents.

Il est même fâcheux que le parapluie soit devenu historiquement l'arme parlante de la royauté orléaniste; car on aurait pu en constituer le sceptre présidentiel, terminé par une poire, l'emblématique fruit à pépins.

FRANC-SILLON.

A COLIN-MAILLARD

Il était sept heures du soir, quatre jeunes gens élégamment vêtus entraient dans un grand restaurant des boulevards. La serviette au bras, après force courbettes, les garçons empressés leur indiquaient un petit salon où ils seraient tranquilles.

Les jeunes gens acceptèrent le petit salon et se mirent à table.

Ils demandèrent des huîtres et du chablis.

Leur conversation n'engendrait pas la mélancolie, car les éclats de rire succé-

daient aux éclats de rire; leur gaieté gagnait même les garçons qui les servaient. Le patron du restaurant, attiré par les éclats de leur joie bruyante, était venu dans le salon pour les écouter.

Ils étaient spirituels et très amusants; le patron prenait un plaisir extrême dans leur société. Connaissant à fond Paris, ils semblaient avoir la spécialité de se moquer des badauds et leurs récits étaient pleins d'humour.

— La bêtise humaine n'a pas de bornes, dit un des jeunes gens; combien de gens en vivent! Nous, nous ne l'exploitons que pour en rire; au moins, cela n'est pas malhonnête. Il faut que je vous raconte un tour de notre ami Despois. Comme nous nous promenions sur les boulevards, il lui prit tout à coup fantaisie de se gausser des badauds. Il s'arrêta au milieu du trottoir, tira un morceau de charbon de sa poche et traça quelques traits sur le bitume.

Aussitôt un rassemblement se forma autour de lui.

— « Mesdames et messieurs, dit-il, je vais avoir l'honneur d'exécuter devant vous un tour de prestidigitation que vous pourrez tous reproduire en rentrant dans vos familles. Je vous ferai remarquer qu'ici rien n'est préparé; j'opère au grand jour. Lorsque vous allez chez Robert Houdin, chez les frères Isola, la scène, les rideaux sont truqués, les meubles sont à double fond, les tapis cachent des compères, les planchers sont couverts de trappes, une obscurité savamment combinée dissimule aux yeux du public des préparatifs faits longtemps à l'avance. Ici, mesdames et messieurs, sur le boulevard, rien de tout cela: pas d'obscurité, pas de double fond, pas de mise en scène. »

Il se découvrit.

— « Je vais, mesdames et messieurs, vous montrer comment on escamote un mouchoir, sans préparation aucune.

Je prierai une personne de l'honorable société de vouloir bien me prêter un mouchoir. »

Une jeune fille, une modiste, qui l'écoutait bouche bée, offrit le sien.

— « Merci, mademoiselle, vous êtes un ange continua Despois. »

Il plaça le mouchoir par terre et le couvrit de son chapeau.

— « Mesdames et messieurs, reprit-il, je prierai une personne de vouloir bien me prêter un chapeau. »

Plusieurs personnes tendirent leur couvre-chef.

Despois choisit un chapeau melon et le plaça à quelque distance de son gibus.

— « A mon commandement, je vais faire passer le mouchoir de mademoiselle, de mon chapeau sous celui de monsieur.

Un, deux, trois, ça y est!

Vous n'avez rien vu, n'est-ce pas?

Je vous ferai remarquer que je ne cache rien dans mes manches. »

Il les retroussa.

— « Ainsi que je vous l'ai dit, mesdames



PIANOS

CH. MORETTON & C^{IE}

9, Place des Jacobins, 9

(ENTRESOL)

HARPES CHROMATIQUES sans Pédales

Leçons. — Vente. — Location

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC** ou la POUDRE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

EN 20 JOURS
GUERISON RADICALE DE l'Anémie

Par l'ELIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Seul Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
SOEURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saunier, Paris.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Porte-Monnaie **Voulez-vous** SERVIETTE sans COUTURE
LE TANNEUR DE LA
Maroquinerie
SOLIDE
ET PRATIQUE?

Achetez les Articles fabriqués
SANS COUTURE breveté s. g. d. g., en peau,
d'une seule pièce
Blagues à tabac; Porte-Cartes et Lettres; Etuis
à Cigarettes, Cigares et à Chapelets; Encaisseurs
banque, Portefeuilles; Sacoques de bicyclettes, de
voyage; Valises, Sacs, Divers (Tarif-Notice franco).
Dénôt & Détail: LYON, r. République, 61

CHAPELLERIE NOUVELLE

Les créations de MUSNIER sont sans rivales
N'achetez rien sans voir leur cachet et leur prix

Maison MUSNIER

Fournisseur-Créateur des PREMIÈRES MARQUES DE PARIS

8, Cours Gambetta, 8

CHARBONNIÈRES

BOIS DE L'ÉTOILE

VENTE PAR LOTS

Pour l'établissement de VILLAS

Terrain boisé — Vue splendide — Air pur
Eau de la Compagnie
dans toute l'étendue du bois

Terrain depuis 1 franc le mètre carré

S'adresser pour traiter et visiter :

à Charbonnières, chez M. CHATELAIN,
Grande-Rue.

à Eyon, 11, rue Président-Carnot, bureaux de
M. BOUTIER.

L'HABILLEMENT GRATUIT

Nos hommes politiques, après avoir lé-
gifié sur le droit au travail, ont déposé
un projet de loi établissant le droit au pain.
Il était réservé à « La Mode Française »
d'établir le droit à l'habillement gratuit.

Cette prérogative est présentée par UN
COSTUME TAILLEUR, facile à faire, grâce
au patron découpé grandeur naturelle, qui
accompagne les 6 mètres de tissu pure laine
(noir, marine, beige foncé et gris foncé),
accordés gratuitement à toute personne
qui prend ou renouvelle un abonnement
d'un an, de 30 francs. à « La Mode Fran-
çaise », journal hebdomadaire de 16 grandes
pages illustrées sur papier glacé, la 1^{re} co-
loriée à l'aquarelle, le plus mondain et le
mieux rédigé de tous les journaux de mo-
des. (Spécimen gratuit sur demande à M.
Orsoni, 3, rue de la Sablière, Paris).

et messieurs, le mouchoir de mademoiselle
est passé sous le chapeau melon; je vais à
présent le faire repasser du chapeau melon
sous mon gibus.

Cette opération est plus difficile.

Attention!

Un, deux, trois, ça y est! Regardez.»

Gravement, il retourna les deux cha-
peaux.

— « Voici le mouchoir de mademoiselle
sous mon chapeau. »

Les badauds, dont le nombre avait consi-
dérablement augmenté, riaient.

— « Monsieur, dit Despois en rendant le
chapeau à la personne qui le lui avait prêté,
je vous remercie. Je tiens à le dire au pu-
blic, monsieur est un compère. »

Tous les regards se tournèrent du côté de
l'homme au chapeau melon qui rougit et se
retira tout confus.

— « Mesdames et messieurs, continua
Despois, assez de plaisanteries, laissons
les bagatelles à la porte. »

Le cercle des badauds se resserra.

— « Si je me suis arrêté au milieu de
vous c'est pour vous annoncer que je viens
d'ouvrir mes magasins sur le trottoir. Ne
payant ni loyer ni contributions, cela me
permet de vendre mes articles à des prix
fabuleux de bon marché, tellement je suis
désireux d'en faire profiter les personnes
intelligentes qui ont bien voulu répondre à
mon appel. Je ne m'adresse pas aux poires;
s'il en est parmi vous, qu'elles se retirent.

Je m'adresse aux personnes éclairées,
amies du progrès. »

La foule s'était accrue, on ne pouvait
plus passer sur le boulevard.

— « Avant d'exhiber mon article, la plus
curieuse invention moderne, je vous prie-
rai de me prévenir si un agent se dirigeait
de ce côté: les agents cherchent toujours
à entraver la liberté des travailleurs. »

Les badauds regardèrent de tous les cô-
tés.

— « Il n'y en a pas, m'sieu, dit un adoles-
cent. »

— « Merci, mon ami; l'article que je vais
vous présenter est unique; je suis seul dé-
positaire sur la place de Paris. Je vous en-
gage à profiter de l'occasion qui est comme
mon article, unique! Saisissez-la, elle ne se
représentera plus. »

La curiosité des badauds était à son com-
ble; l'impatience se lisait sur tous les vi-
sages.

— « Mesdames et messieurs, reprit Des-
pois, je ne le vendrai pas deux francs, pas
même un franc; je le donnerai pour cin-
quante centimes, un demi franc! »

Il se haussa sur les pieds et baissant la
voix:

— « J'aperçois un agent de la sûreté, je
file! »

Il se retira, laissant les curieux en plan.
Il recommença la même comédie un peu
plus loin, toujours avec le même succès.

Les quatre jeunes gens riaient de se tordre.

Le patron qui avait écouté jusqu'au bout
les imitait.

— Enfin, reprit le narrateur, la dernière
fois, quand il vit la foule bien amorcée, il
s'écria: « Ah! les bonnes poires! Ah! les
bonnes poires! »

Et il disparut.

— Très drôle! Très drôle! s'écrièrent les
jeunes gens.

— Sont-ils amusants! répétait le patron
entre deux éclats de rire.

La conversation continua sur ce ton.

Les jeunes gens firent venir du champa-
gne.

Après avoir pris le café accompagné des
liqueurs des meilleures marques, ils de-
mandèrent la note.

Le patron la leur apporta lui-même.

L'un des jeunes gens tira son porte-mo-
naie.

— Non, pas de cela, d'Harblay, s'écria le
deuxième; c'est moi qui réglerai.

— Non, messieurs, dit le troisième, je ne
souffrirai pas que Despois paye; c'est à
mon tour.

— Moi, ajouta le quatrième, je ne per-
mettrai à aucun de vous de payer: les di-
ners sont pour moi.

— Je ne veux pas, reprit le premier.

— Moi non plus, dit le deuxième.

— Voyons, messieurs, soyez raisonna-
bles, continua le troisième; c'est à mon
tour de payer.

— Non, messieurs, ajouta le quatrième,
souvenez-vous que c'est moi qui vous ai
invités.

— Pas du tout, c'est moi, protesta le pre-
mier.

La discussion continua; il leur fut impos-
sible de se mettre d'accord.

— Messieurs, j'ai une idée! s'écria celui
que l'on appelait Despois; puisque nous ne
pouvons pas nous entendre, c'est le patron
qui va trancher le différend.

— Je veux bien, dit le premier.

— Nous allons vous bander les yeux, re-
prit Despois, et le premier que vous attra-
perez, paiera.

— J'y consens, dit le patron; ils sont
tordants!

Les jeunes gens lui bandèrent les yeux
avec une serviette.

— Maintenant, cherchez!

Le patron, les mains étendues, se mit à
leur poursuite; il tournait autour de la ta-
ble s'arrêtait, puis repartait; ils demeu-
raient insaisissables. Après dix minutes de
cet exercice, il s'écria:

— Ah! j'en tiens un; c'est vous qui paie-
rez le diner.

— Qu'est-ce qui vous prend, patron?

Le restaurateur retira son bandeau, il
reconnut Joseph, un garçon.

— Où sont les quatre jeunes gens?

— Ils sont partis, dit le garçon; c'est
vous qui paierez les diners.

— Allons donc! c'est une farce, ils re-
viendront.

On ne les a jamais revus.

Eugène FOURRIER.

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

ÂME FRILEUSE

*L'âme frileuse qui s'effeuille
Quand le vent tord les arbres noirs,
Au prochain printemps, se recueille
Et rêve à la douceur des soirs.*

*L'âme a sa robe de féerie.
Avril muse parmi les fleurs.
Voici le temps de rêverie :
Où sont les soucis et les pleurs ?*

*Ta robe, dans la fine neige,
Fut tissée en l'ennui des mois.
Ce blanc tissu, le souillerai-je ?
C'est un voile pour tes émois.*

*Frileuse qui n'est plus frileuse
Accueille Avril, ce rêve d'or !
Sois l'insaisissable fieuse
De la lumière du décor.*

*Ton âme est la flamme secrète
Qui brûle en l'église du cœur
L'hiver l'enlinceulle, inquiète ;
Mais l'hiver lui rend sa chaleur.*

*Ah ! c'est l'amour que l'hiver glace
Et qui s'endort quand tout se meurt.
Entends-tu monter dans l'espace,
Âme, sa confuse rumeur ?*

Fernand RIVET

CONCOURS LITTÉRAIRE

Le concours littéraire organisé par notre confrère la *Petite Patrie* d'Annonay s'annonce comme un magnifique tournoi. Le Conseil général de l'Ardèche, le Conseil municipal d'Annonay ont voté une subvention et plus de 200 pièces sont déjà parvenues au Comité.

Le concours est prorogé jusqu'au 30 juin, dernier délai.

Demander le programme à M. le Directeur de *La Petite Patrie*, à Annonay (Ardèche).

LE

Roman d'un Psychologue

III

Le jeudi suivant, à dix heures sonnantes, M. Monnavant fut introduit chez les dames Desmerys.

Elles occupaient, quai Voltaire, un appartement aux pièces immenses. Le salon avec ses quatre fenêtres à baies profondes était arrangé en atelier ; de vieilles tapisseries garnissaient les murs ; on voyait un encombrement de meubles anciens, de précieux bibelots et de plantes vertes ; pas d'encriers, ni de manuscrits épars.

Guy trouva cette simplicité d'autant plus charmante que lui vivait dans le culte de sa personnalité. Il s'était combiné un cabinet de travail symbolique, se servait de papier à devise prétentieuse, d'un porte-

plume en or terminé par une perle fine, n'usait que d'encre vert émeraude, ce qui d'ailleurs, ne l'empêchait pas de rendre ses écrits forts noirs.

Et justement parce que Guy soignait sa mise en scène, il lui aurait souverainement déplu de rencontrer la même prétention chez une femme. Elle ne posait pas pour la personne supérieure, Odette. En sa robe de crêpe blanc, elle semblait si fraîche, si gracieuse qu'à peine lui eût-on donné dix-huit ans.

Mme Desmerys accueillait ses hôtes à bras ouverts, embrassant sur les deux joues toutes les dames qui arrivaient. Si elle n'embrassait pas les messieurs, shocking ! elle leur broyait la main d'un *shake hand* chaleureux.

Ce soir-là, le cercle était un peu plus rétréci que de coutume ; on voyait une dame très majestueuse coiffée comme Mme de Sévigné, un jeune couple de sociétaires des Français ; la femme disait des vers ; le mari, qui n'avait pas de voix, aimait à chanter des chansonnettes comiques ; un ménage de musiciens, piano et violon ; une dame vieille, fanée, très prétentieuse, qu'on présentait comme « l'auteur d'un délicieux monologue » ; elle n'en avait jamais écrit qu'un ; un rapin, élève de Henner, qui faisait le portrait d'Odette, la gratifiant de cheveux jaune intense et d'un teint cadavéreux.

Un jeune professeur de la Sorbonne très intelligent, très instruit, pas du tout homme du monde, avec une solide carrure de gars normand, posait pour le muscadin et cultivait le calembour.

Enfin, les yeux du psychologue tombèrent sur un jeune homme mince, svelte, qui remplissait le rôle de demoiselle de la maison, allumait les bougies, tournait les pages, servait le thé et, entre temps, regardait Odette avec des yeux dévorateurs. La dame Louis XIV apostropha Odette :

— Dites-moi, chère amie, comment se nomme votre voisin du premier ?

— Je crois que c'est un bijoutier enrichi, ou bien un marchand en gros.

— C'est un homme singulièrement commun ; imaginez-vous, ma toute belle, que je montais l'escalier ; il était planté sur une marche, en grande conversation avec un rustre comme lui ; il ne s'est pas même découvert ! Jugez si l'on m'a accoutumée à de telles manières ! La colère m'a prise devant ce parvenu, j'ai voulu lui infliger une leçon méritée.

— Et comment vous y êtes-vous prise, chère madame ?

— Mon cœur, j'ai monté quelques marches, dit la dame prenant un air tout à fait « talons rouges », j'ai levé la jambe et, du bout de mon pied, je l'ai décoiffé si habilement que, son chapeau haute-forme s'en est allé rouler tout en bas de l'escalier.

Odette riait aux larmes, le psychologue lui demanda :

— Quelle est cette noble perruque ?

Une dame qui a épousé un baron... de

l'empire après avoir figuré dans des féeries pendant son enfance.

— Et qui est cette jeune femme en rose ?

— La femme du sculpteur.

— Et ce jeune homme dans ce coin ?

— C'est M. Gamerot, une utilité ; il joue la comédie, cloue mes tableaux, fait mes commissions, grimpe à l'échelle.

Le psychologue resta silencieux ; il cherchait la solution du problème qui l'intriguait. L'intérieur élégant où il se trouvait dénotait une fortune suffisante pour qu'Odette n'eût pas besoin de travailler pour vivre. Pourquoi donc se consacrait-elle à la littérature ?

Et comme étonnée de son mutisme, la jeune fille levait les yeux sur Guy, celui-ci, suivant sa pensée, dit :

— Pardonnez-moi cette question un peu trop directe : Êtes-vous heureuse ?

Levant sur lui son regard limpide, elle répondit simplement :

— Oui :

Un instant, il demeura pensif, et puis :

— Puisque vous avez bien voulu me recevoir en ami, permettez-moi une question d'ami. N'avez-vous jamais envisagé une autre existence que votre existence actuelle ? Celle qui, d'ordinaire, est le lot des femmes, le mariage ?

— Si, dit-elle, avec une soudaine gravité, si, j'y ai pensé souvent.

— Et vous n'avez jamais songé à vous marier ?

— Oh si ! fit-elle d'un grand élan irraisonné. Puis, avec une subite rougeur, comme si sa délicatesse souffrait de dévoiler ses intimes pensées :

— J'aurais souhaité rencontrer cette union de cœur et d'âme qui me semble le seul bonheur. Mais ces sortes d'affaires, dans lesquelles le sentiment est absent, me répugnent à tel point, que j'ai préféré y renoncer tout de suite franchement et gaiement. Et je vis vieille fille avec tout au fond de moi, un petit coin de rêves qui valent mieux que la réalité.

Comme en disant cela, involontairement elle avait soupiré, il murmura presque tendrement.

— C'est désespérer trop tôt ! Pourquoi n'existerait-elle pas, cette âme digne d'aimer une âme aussi exquise que la vôtre ?

Une rougeur subite envahit le joli visage d'Odette et son regard se baissa sous celui du romancier. A cet instant, M^{me} Desmerys appela sa fille.

— Odette, on pourrait commencer la miouic ?

Alors, rappelée à ses devoirs de maîtresse de maison, la jeune fille s'en fut prier les artistes de se faire entendre, et, durant le reste de la soirée, Guy ne put échanger avec elle que des phrases de banale politesse.

IV

Peu à peu Guy prit l'habitude de venir souvent trouver Odette dans ce joli salon où la lumière, si gaiement, s'épandait par les larges fenêtres.

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894
AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

ROBES et CONFECTIONS A FAÇON
21, Quai Fulchiron, Lyon

Il trouvait un plaisir véritable dans cette intimité avec une femme d'esprit, qui avait pour ses œuvres une admiration intelligente ; les louanges bêtes des jolies mondaines écervelées ne lui suffisaient pas ; il voulait un encens plus délicat ; or, il se rendait compte que la jeune fille, avec son goût raffiné, avait un jugement très sûr.

Le psychologue remarquait que cette camaraderie amicale se transformait, chez Odette, en une admiration de personne éprise d'idéal, et ce rôle d'idéal d'une jeune fille qu'il jugeait exquise ne lui déplaisait point. Il encourageait l'espoir de M^{lle} Desmesrys, lui disant de cette voix aux inflexions tendres qui donnait un sens particulier aux moindres paroles :

— « Si vous saviez comme je bénis le hasard qui nous a réunis en ce bal où j'allais par désœuvrement ! C'est là où je vous ai connue et devinée, car dès les premiers mots que nous avons échangés, j'ai été frappé de votre originalité, et maintenant, je ne sais ce que je deviendrai si je perdais votre amitié ».

Ces paroles la firent longtemps rêver...

Un jour, Guy aborda un sujet plus intime, parlant de lui-même, se posant en idéologue ne vivant que pour l'intellect et glissant sur nombre d'aventures, dans lesquelles l'intellect n'avait aucune part.

Il s'étendait sur la tristesse de sa solitude ; pas une âme qui le comprit, aucun être qui s'intéressât à lui... Il aurait dû se marier ; on le lui avait dit bien souvent, mais il rêvait trop beau, le pauvre homme !

Il observait la rougeur envahissante d'Odette, et il la quitta après cette demi-déclaration, la laissant profondément émue.

Quelques jours, Guy resta sans revenir, et quand il la revit, il la trouva changée, pâlie, avec une lueur inquiète dans le regard... elle l'aimait.

Et le désir lui vint d'étudier ce cas neuf pour lui, car s'il connaissait très bien, — trop bien — la femme, il ignorait la jeune fille.

Monnavant modifia un peu ses manières, il descendit de son piédestal et se montra plus galant, plus empressé, avec une nuance de tendresse respectueuse.

(A suivre).

René TRÉMADEUR.

COURSES DE CHARBONNIÈRES

Le Comité des courses de Charbonnières-Bains a fixé au dimanche 2 juillet la date de la réunion des courses d'ânes qui chaque année attire une foule élégante sur le charmant hippodrome de Sainte-Luce.

CONCERTS BELLECOUR

Saison 1899

Tous les soirs à 8 h. 1/2, grand concert par l'orchestre complet du Grand-Théâtre sous la direction de M. Ch. Fargues.

Pour les abonnements, s'adresser à l'Agence Fournier, rue Confort, 14.

Prix de l'abonnement pour toute la saison : 12 francs.

BIBLIOGRAPHIE

Maria Court d'Aiguebelle, le charmant poète Niçois, l'auteur d'*Accords plaintifs*, publie aujourd'hui sous ce joli titre *Amethystes*, un nouveau recueil de poésies. Ce sont des pièces d'une inspiration très élevée, d'un sentiment un peu mélancolique, d'une forme très pure. Nous avons remarqué surtout *Conte du Ciel* dédié à M. et M^{me} Le Roux, notre Préfet venu de Nice et un *Nocturne* dont nous citons pour finir ces jolis vers :

*Plus le jour a pour moi d'heures tristes et sombres
Et plus mon faible cœur dont l'illusion fuit
Cherche la paix des morts, le refuge des ombres
La froide solitude et plus j'aime la nuit.*

*Elle endort en mon front le souci qui l'opresse
Elle endort ma misère en ses rêves dorés
Et ce génie amer qui rappelle sans cesse
La tristesse présente et les bonheurs pleurés.*

J. BACH

MONITEUR DE LA MODE

3 juin 1899

Directeur: Abel Goubaud, 3, rue du Quatre-Septembre à Paris.

Ce numéro, des plus intéressants, contient des renseignements d'Archiduc sur les diners d'été, des innovations récentes, etc., etc.

Le Docteur Maréchal s'occupe des cheveux, de leur chute, de la calvitie et le moyen de combattre ces terribles ennemies, quand à la partie modes, elle est comme toujours très documentée, avec une chronique bourrée de renseignements et des modèles de toutes sortes.

N'oublions pas que le *Moniteur de la Mode* offre à ses abonnés, à titre purement gracieux, leur portrait photographié par la maison Walery.

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, Quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° du 30 mai 1899

Marchand, par L. de Montarlot. — *Les chemins de fer africains*, par Ned Noll.

Nombreuses gravures sur le commandant Marchand et la mission. — Fachoda, etc., etc.

Le numéro : 25 centimes.

LA REVUE STÉPHANOISE

Directeur Léon Merlin, 12 rue César Bertholon Saint-Etienne (Loire)

Cet organe de jeunes, spécialement consacré aux poètes, et l'un des plus anciens et des plus répandus de province, insère

gratuitement les envois de ses abonnés et ouvre de grands concours périodiques gratuits.

Abonnements : un an 6 fr.. 6 mois 3 fr.
Un numéro spécimen est adressé franco sur demande

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles,

Paraît tous les mardis.

Le numéro : 10 centimes.

Rédaction et Administration

Paris, 34, rue de Lille, Paris.

HORLOGE

137 et 145, cours Lafayette.

Tous les soirs, spectacle varié.

Au programme : M. Dempreville, ténor ; M^{lle} Charmette ; les cinq Braham, arabes sauteurs ; *Chaste Suzanne*, opérette.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 h.

La Voyante Parisienne, M^{lle} Valdina, de l'Eldorado de Paris, Cromwel et son original petit théâtre mécanique ; les Stephani, M^{lle} Dartel. Dimanche à 2 heures, matinée de famille.

VILLAGE NOIR

Cours Vitton, angle de l'avenue Thiers.

Visible à partir de 9 heures du matin. Mœurs, coutumes, danses et chants des Soudanais.

Revue Financière Hebdomadaire

La liquidation s'est terminée dans d'excellentes conditions, les reports fort élevés au début de la séance ont été bien plus faciles en fin de Bourse. En conséquence, les cours lourds à l'ouverture sont beaucoup plus fermes en clôture.

Le 3 0/0, sur lequel on a coté 42 et 25 centimes de report, finit à 102,05 après 101,72 au plus bas. Le 3 1/2 0/0 cote 102,50.

Le Comptoir National d'Escompte se traite à 618. Le Crédit Foncier à 735, le Crédit Lyonnais à 963, la Société Générale à 602.

La Banque spéciale des Valeurs industrielles cote 225 fr. La Banque spéciale des Valeurs industrielles vient de terminer avec un plein succès l'émission de la *C^{ie} générale Commerciale et Industrielle* au capital de dix millions de francs. Les titres de la Société Nouvelle mis à la disposition des porteurs d'actions et de parts de fondateurs de la Banque Spéciale ont été demandés par plus de 2.800 souscripteurs.

Le Suez clôture 3.730 fr.

L'Extérieure cote 65,40 dernier cours, l'Italien 96, le Portugais 27,30, le Russe 3 0/0 1891 92,60, le Turc 2295, la Banque ottomane 596.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le service d'Été. — Prix : 30 cent. — Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS

Typographie et Lithographie J. GALLET rue de la Poulallerie, 2, Lyon,